

Exclusion ou assimilation

Nous vous offrons dans ce numéro deux textes complémentaires qui touchent le vécu des familles franco-protestantes. Dans le premier, René Péron, membre de notre Société, évoque les origines de sa famille, l'installation d'une branche au Coin Douglass (Saint-Cyprien-de-Napierville) dans une maison de bois, puis l'acquisition d'une maison en pierre, son aménagement ainsi que celui du cimetière adjacent. Il évoque aussi certains aspects de la vie d'autrefois. On y notera incidemment l'opposition de certains membres à d'autres pour des raisons d'appartenance religieuse ou de langue.

Dans le second, on assiste à la venue d'un Français qui enseignera la langue française toute sa vie mais dont les enfants et les petits enfants se sont assimilés aux anglophones. Bonne lecture !

Les Péron du Coin Douglass et leurs maisons La généalogie familiale des Peron/Perron/Péron

Qu'advient-il quand une branche généalogique d'une famille se distingue des autres par la langue ou la religion ? Il en est ainsi de certains descendants de Jean, Jehan et François Peron de La Rochelle dont c'est le cas de par notre ancêtre québécois, né en ladite ville, connu sous divers homonymes avant de devenir Daniel Perron. Ses trois ancêtres tout comme lui étaient de tendance réformée, même s'il a été plus ou moins forcé d'abjurer une fois en Nouvelle-France.

De Daniel (1638-1678) et Louise Gargotin (elle est de Thairé d'Aunis), à Antoine (1664-1711) et Jeanne-Marie



La maison Douglass avec sa galerie d'alors et sa rallonge (vers 1900)

Tremblé, à François (1704-1758) et Marie-Charlotte Bouchard, à Joseph (1748-1782) et Félicité Tremblay. La génération suivante est celle que nous suivrons particulièrement puisqu'elle nous mènera au Coin Douglas. Il s'agit de Joseph Perron (1771-1847) marié à Marie-Élisabeth Monet le 14 janvier 1793 à Saint-Philippe-de-Laprairie. De ce couple naquirent quatre filles et deux garçons. Le plus jeune, Hypolite (1816-1894), épousera le 13 février 1838, en la récente paroisse Saint-Cyprien à Napierville, dame Suzanne Gamache, fille de Pierre Gamache et de Marie-Anne Brun.

Hypolite employait la forme Péron comme nom de famille. La tradition orale veut que ce fut au mariage de ses parents, Joseph Perron et Marie-Élisabeth Monet, qu'un certain curé, nouveau venu de France, aurait transcrit le nom en l'épellation Péron, laquelle épellation fut transmise de génération en génération, sauf quelques exceptions, jusqu'à ce jour.

Une famille de convertis

Vers 1855, Hypolite et toute sa famille ont abjuré l'Église de Rome pour se joindre à ce qui était la première église protestante de langue française constituée au Québec. Elle avait été fondée en 1838 à Saint-Blaise-sur-Richelieu par Louis Roussy et Henriette Feller, sur le chemin dit alors « la Grande Ligne de L'Acadie », devenu plus récemment, rue Principale. Le bâtiment actuel fut érigé en 1884 sur le seul coteau de ce chemin, sous le vocable *Roussy Memorial*.

En fait, les raisons précises de sa conversion ne nous sont pas connues, mais l'action des missionnaires dans la région dont notamment celle de Narcisse Cyr n'y était sans doute pas étrangère. Toutefois, nous savons que ses derniers-nés, soit Samuël (1857-1938), Henry (1859-1948) et Louis Alfred (1862-1946), furent tous trois enregistrés (non pas baptisés) et consacrés à Dieu en l'an 1875 par le pasteur Louis

Roussy, le fondateur, dont l'église porte fièrement le nom de nos jours. Et cette église ainsi que sa congrégation devinrent et furent toujours le berceau spirituel de cette branche de la famille.

Le Coin Douglass

Le hameau qui intéresse les Péron dans la municipalité de Saint-Cyprien-de-Napierville porte de nos jours le nom de Coin Douglass, autrefois appelé Douglass Corners ou encore Douglassburg dans certains documents. Nous savons que les terres de l'endroit ont été en partie arpentées vers 1797 puis concédées puis vendues par le Seigneur Gabriel Christie, dont



Gabriel Christie

une large portion de terre à un certain Nathaniel Douglass qui en cédera des parcelles à ses parents et alliés qui s'y installeront. Il n'est pas surprenant qu'on ait donné son nom au hameau qui s'y formera.

C'est donc là que nous trouvons de nos jours l'imposante maison de pierre des Douglass, bâtie en 1816. Par sa présence, son architecture, la maison Douglass en impose et se présente visuellement comme étant le centre dudit Coin. Le hameau où elle se situe se trouvait et se trouve encore à la jonction de *trois grands chemins*



La Maison Douglass

faisant le lien entre Montréal et l'État de New York. Du fait de leur situation où plusieurs comtés et limites de paroisses se rejoignaient, les habitants de l'endroit ont parfois été qualifiés comme étant de Saint-Chrysostome, de Sherrington, ou de Napierville. Cette diversité prête encore à confusion chez les généalogistes.

Il semblerait que le Coin Douglass ait pu entretenir un certain niveau d'acti-

tivité puisque l'on y voit sur quelque rares photos anciennes un magasin général ayant appartenu à un certain Henri Roy ainsi qu'une buanderie. Dame Anna Péron, fille de Céphas, à un certain moment nous laissons entendre qu'il aurait pu y avoir là une chapelle près du cimetière qui existe encore aujourd'hui.

Le déménagement de Saint-Philippe-de-Laprairie à Douglass Corners

Nous ne savons pas pourquoi ni à quelle date les parents d'Hypolite, Joseph et Elizabeth, ont déménagé de Saint-Philippe-de-Laprairie aux confins de la paroisse de Saint-Jacques-le-Mineur qui n'avait pas encore de nom sauf Douglas Corners. Ils s'installèrent sur un lopin de terre au bout du Rang du Coteau où ils devinrent propriétaires d'une ferme, de sa maison et de ses dépendances, mais on ne sait pas si ces bâtiments existaient déjà ou si c'est eux qui les ont construits.

En rappelant ces faits, il est triste de constater qu'en s'éloignant de Saint-Philippe-de-Laprairie le reste de sa famille constituée de ses propres frères et sœurs, Joseph (1795), Pierre François (1799), Marie-Joséphite (1803), Marie-Madeleine (1806), Chrisanthe Joséphine (1808) et Isabelle (1812) ait perdu contact avec lui car on n'entend plus jamais parler d'eux. D'après nos notes, ils seraient tous nés dans les environs de Saint-Philippe-de-Laprairie mais nous ne savons ce qu'ils deviennent par la suite.

La première maison des Péron

On sait que la première maison de Joseph était en bois, mais on ne sait qui l'a bâtie. Il y avait en tant que partie intégrale une plus ancienne section en pierre qui y fut incorporée, datant d'une période précédente indéterminée. Quant au moment où l'installation s'est produite, des indices peuvent nous guider. La naissance d'Isabelle en 1812 à Saint-Philippe-de-Laprairie semble indiquer que ce fut après cette date que Joseph et Élisabeth déménagèrent au Coin Douglas. De plus, ce dut être entre la naissance d'Hypolite en 1816 à probablement encore à Saint-Philippe-de-Laprairie et celle de son petit-fils Paul en 1839 à Napierville. Est-ce la naissance



La maison de bois de Joseph Péron (vers 1920)

de leur enfant qui a incité le couple à s'installer sur une terre pour avoir leur ménage propre? Ce serait en tout cas vraisemblable comme cela se faisait couramment à l'époque, mais nous ne pouvons que spéculer!

Ce serait donc en cette « Maison Joseph Péron » que les descendants immédiats de Joseph Perron, devenu Péron, sont nés, ont grandi et ont eux-mêmes élevé leurs familles. N'ayant aucun relevé historique détaillé de ce Coin, nous ne pouvons que nous référer à quelques dates ou aux documents retracés. Ladite maison a appartenu au cours des ans à Joseph, à son petit-fils Paul, à son arrière-petit-fils Armand et à un arrière-petit-fils Lemuël. (On peut noter que deux autres arrière-petits-fils, Paul-Octave et Théodore, demeurèrent en deux petites maisons quasiment en face de la maison de Joseph.) La maison de bois de Joseph fut ensuite reprise par un neveu d'Armand, soit Céphas Léonard. Ce dernier l'a vendue en quittant le Coin quelques années avant sa mort en 1994 ; les nouveaux propriétaires l'ont déménagée près du club de golf à Napierville; l'annexe en pierre est disparue alors que la maison de bois, âgée de nettement plus de cent ans, se trouve toujours fière et solide à son nouvel emplacement, un exemple de l'excellent travail de nos bâtisseurs d'autrefois.

Le peuplement du Coin Douglass

Les membres de la famille Douglass étaient bien implantés au Coin. Ils furent rejoints par de nombreuses familles de descendance française tels les Marceau, Héribel, Cyr, Péron, Gamache, mais de bien d'autres de provenance britannique et/ou américaine, telles les Balleray, Convers, Wheeler, Hoy, Craig, Boyd, Havener, et j'en passe.

« La modernité est un enfant non désiré du protestantisme »

Aujourd'hui, dans le monde, quelque 800 millions de personnes adhèrent à des Églises qui se revendiquent du protestantisme. Comment expliquer que la contestation d'un moine allemand ait donné naissance à une nouvelle confession? Que celle-ci soit, sans l'avoir voulu, la cause des fondements de la société moderne? Les réponses de Pierre-Olivier Léchat

Pierre-Olivier Léchat (historien et théologien) est l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire de la Réforme et du protestantisme. Il nous retrace les grandes étapes de cette confession qui a entraîné une rupture fondamentale avec l'ordre ancien. (Interview par Anne Kauffmann, abrégée)

- Luther n'est pas le premier à avoir prôné des réformes dans l'église médiévale. Pourquoi a-t-il rencontré, lui, un tel écho ?

- C'est une question qui préoccupe encore les historiens ! Des facteurs conjoncturels ont joué un grand rôle. En premier lieu, le développement de l'imprimerie avec des conséquences aussi massives que celles d'Internet aujourd'hui. Ni John Wycliffe en Angleterre ni le Tchèque Jan Hus n'en ont bénéficié au siècle précédent. Grâce à elle, le message de Luther est diffusé très rapidement. Ses thèses de 1517 sont déjà disponibles à Bâle ou à Nuremberg après qu'il les eut rédigées. [C'est aussi une période de vacance du pouvoir.] Aucune figure politique d'envergure ne peut faire face à Luther, ce qui donne toute latitude à certains princes allemands pour soutenir la Réforme.

- Ces facteurs conjoncturels expliquent-ils, à eux seuls, le succès de Luther ?

- Non, bien sûr ! Cela n'explique pas pourquoi autant de personnes de tous les milieux adoptent aussi vite son message. Sa société vit dans l'anxiété face à la mort; la question du salut est omniprésente. Et Luther arrive en proclamant la justification par la foi seule, ce qui signifie que l'on n'a pas besoin de ses soucier des «œuvres» que l'on accomplit pour obtenir le salut. Deux autres raisons théologiques sont aussi décisives. Tout

d'abord, l'affirmation du sacerdoce universel : chacun a un lien direct avec Dieu et peut s'appropriier le message de l'Évangile. Luther rompt là avec un univers des ordres et des hiérarchies omniprésentes au Moyen Âge. Ensuite, il en appelle à la conscience de chacun. Personne ne peut plus se réfugier derrière l'autorité, celle du pape ou des conciles ; il faut décider, seul, pour ou contre Luther! Encore une fois, il y a ici une rupture manifeste. Luther sera le premier à utiliser le mot « conscience » en allemand. Pour lui, il s'agit de l'essence de l'être humain où le divin résonne.

- Très vite, le mouvement initié par Luther se divise... Pourquoi ?

- Pour Luther, il y a une vérité claire qui s'exprime dans les Écritures et il est évident que chacun doit s'y rallier; il ne prône pas le libre examen. Chacun doit décider en conscience, mais il existe une seule vérité, la Parole de Dieu dans la Bible. Mais cette Parole n'est pas à l'abri d'interprétations divergentes. [...] Désormais, chacun va décider en fonction de telle ou telle interprétation de la Bible. Appeler à la conscience est totalement inédit, mais cela a pour conséquence qu'il faut renoncer à toute forme d'unité. C'en est fait de l'idée d'une chrétienté unifiée.

- Quelle fut la position de Calvin de ce point de vue ?

Calvin est sans doute l'un des deux ou trois plus grands théologiens de son temps. Mais c'est aussi un réformateur de la seconde génération, qui a bien perçu les enjeux (et les risques!) du mouvement réformateur. On le décrit souvent comme le grand organisateur de la Réforme, mais j'ai toujours pensé que l'on pouvait aussi lire son entreprise théologique comme une tentative de ressouder le camp réformateur sur le plan doctrinal. Sa doctrine de la cène (avec cette idée de la présence "spirituelle" va bien dans ce sens, puisqu'elle ne tombe ni dans les travers du symbolisme zwinglien ni dans ceux du réalisme luthérien. Plusieurs commentateurs ne s'y sont d'ailleurs pas trompés en soulignant son potentiel œcuménique.

- Des guerres de religion vont éclater à la suite de la Réforme. Avec quelles conséquences ?

- Ces conflits vont amener la lente émergence de la tolérance qui, au XVI^e siècle, n'est pas une valeur positive, traduisant plutôt un manque de convictions. [À la suite des guerres de religions], on commence à envisager que la vérité religieuse est subjective, souvent conditionnée par l'éducation, et qu'il vaut mieux sacrifier la vérité théologique pour sauvegarder l'humain. Sur le plan politique, dans le monde anglo-saxon, l'échec de Cromwell en Angleterre rend désormais impossible l'idée d'imposer une morale biblique dans la conduite de l'État. Devoir renoncer à la Jérusalem terrestre cause une véritable crise protestante qui conduira John Locke à penser à distinguer l'Église de l'État. Ces deux expériences mèneront à la modernité.

- Était-ce un objectif des premiers protestants ?

- Non, Luther et les autres réformateurs ont posé des principes nouveaux [cf les Sola]. C'est sur ces bases que les penseurs des Lumières vont bâtir la modernité. Les réformateurs, eux-mêmes, ne la souhaitaient pas. Promouvoir, par exemple, l'autonomie contre l'autorité ou la raison contre la religion n'était pas leur but. La modernité est un enfant non désiré du protestantisme !

- Comment cette confession compose-t-elle avec le monde contemporain avec lequel elle partage des racines communes ?

- À mon sens, trois options sont possibles. L'adaptation, avec le risque de s'y dissoudre. La résistance, choisie par les fondamentalistes évangéliques, un repli identitaire qui comporte le danger la marginalisation et du sectarisme. Avec pour conséquence un éclatement, car chacun recherche une vérité plus pure. La dernière option, enfin, qui voit les protestants prêts à remettre leur identité en cause, mais dans une perspective qui doit demeurer critique. [...]

(Parue dans La Vie protestante, Genève, septembre 2016)

La langue d'usage à la deuxième et troisième génération

Cet exemple nous a paru typique de l'évolution de la situation de plusieurs francophones immigrants. Madame Mary Sutherland est actuellement de la troisième génération. Comme on le voit dans le texte, Dorothée Raguin, née en 1922, a épousé Donald Sutherland en 1948. Il est bon de savoir qu'elle est alors professeur pour le PSBGM et lui, expert comptable. Il est né à Westmount et elle, à Lachine. Nous traduisons un courriel complémentaire que leur fille Mary nous a fait parvenir sur la langue utilisée à la maison.

« René Raguin a donc enseigné le français dans des écoles françaises (à Pointe-aux-Trembles et à Trois-Rivières probablement) mais ensuite le français, langue seconde, dans des écoles anglaises. Je ne me souviens pas, dit Mary, qu'il nous ait parlé en français, à nous ses petits-enfants, ce qui est quand même étrange à la réflexion puisqu'il a enseigné le français toute sa vie. Il parlait anglais avec un fort accent français. Ma mère Dorothée (devenue Dorothy) dit qu'ils parlaient français à la maison lorsque elle était enfant. Cependant quand ce fut l'âge d'aller à l'école, les enfants fréquentèrent l'école anglaise protestante et parce qu'ils vivaient alors à Dixie (quartier de Lachine) et que tous leurs amis étaient anglophones.

Au dire de ma mère, notre grand-père nous disait parfois : « Au cours de ce repas, nous ne parlerons que français » et aucun des enfants (ses petits-enfants) ne disait mot et ne mangeaient que ce qui était à leur portée pour n'avoir rien à demander. Presque tous ses propres enfants ont fréquenté la High School of Montreal (très bien cotée) parce qu'elle appartenait à la même commission scolaire que Baron Byng où leur père enseignait et qu'ainsi ils n'avaient pas à payer les frais d'inscription (on est encore à l'époque où au Québec l'école n'est pas gratuite!).

Mary continue : Les seuls mots de français que disait encore ma mère étaient « Bonsoir et dors bien » par lesquels elle terminait sa conversation au téléphone avec ses parents auxquels elle téléphonait tous les soirs. Ma grand-mère Béatrice (Bruneau) était aussi une francophone de naissance, c'est évident, mais elle non plus ne nous parlait pas en français. Je suis sûre qu'elle avait appris l'anglais alors qu'elle était toute jeune à Green Bay (Wisconsin) et à Holyoke (Massachusetts) où son père était pasteur. Elle aussi avait fréquenté la High School of Montreal comme ses sœurs quand ils étaient à Saint-Jean-Baptiste. Plusieurs de ses frères et sœurs ont épousés des anglophones. »

On pourrait ajouter que ces deuxième

et troisième générations fréquentent plutôt des églises anglophones. Dorothée Isabelle Raguin a épousé Donald William Sutherland à l'église Fairmount-St. Giles United (Outremont). Edmond Perret faisait le point sur la situation dans une étude : « L'Église Unie du Canada et le problème de l'évangélisation en langue française » (1956) que les pasteurs ont repris à leur compte. Nous ne donnons que le passage significatif suivant (p. 10) qui concerne notre propos :

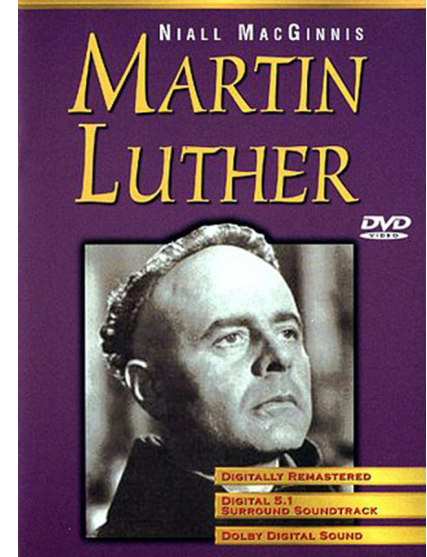
« Le problème de la dissémination de nos membres se complique d'autres éléments : l'absence d'école de langue française, le désir souvent inavoué et toutefois très réel de se joindre au groupe ethnique dont le niveau de vie est plus élevé, etc., tout précipite le processus d'absorption de nos membres par le milieu anglais. Il n'est vraisemblablement pas une seule église de langue anglaise de Montréal par exemple qui ne compte parmi ses membres d'anciens fidèles des églises françaises; il n'est pas rare de rencontrer le même phénomène dans d'autres localités. La présence dans les rangs protestants français de tous ces anciens membres et de leurs descendants constituerait une force missionnaire de premier ordre. Notre Église Unie a plutôt, par la force des choses quand ce n'était pas de volonté délibérée, favorisé cette absorption. Elle se doit de recommander aux pasteurs de langue anglaise de diriger vers les communautés de langue française les personnes de langue française qui s'adressent à eux. » p. 10-11.

Allant dans le même sens, il ne manque pas de textes dans les archives de l'église Saint-Jean à Montréal qui déplorent que les immigrants *francophones* se rattachent à des églises *anglophones* dès leur *arrivée* plutôt que de venir à la paroisse, corroborant les affirmations du pasteur Perret. Comme bien des immigrants de nos jours adoptent l'anglais, langue « internationale ».

Le pasteur ajoutait ailleurs (p. 8), rejoignant ce que nous disions dans notre dernier numéro : « La situation actuelle est un non sens : nos églises existent pour apporter le témoignage évangélique en français et la quasi totalité de ceux qui sont appelés à rendre ce témoignage en français reçoivent une éducation purement anglaise! Ceci est vrai des membres de l'Église; et c'est encore plus tragiquement vrai de la formation que reçoivent nos futurs pasteurs. » À la même époque, les pasteurs baptistes de l'Institut Feller soulignaient le même paradoxe et voulurent le corriger dès le début des années 1960. Triste épisode de notre passé franco-protestant. **JLL**

Martin Luther... censuré au Québec

DIGITAL GOLD COLLECTION



On a produit aux États-Unis en 1953 un long-métrage en noir et blanc intitulé Martin Luther. L'œuvre retrace l'histoire de Luther dans un long film dramatique (qui comporte bien quelques erreurs). Ce film ne fut jamais projeté dans les salles de cinéma au Québec à cause du Bureau de censure (constitué de catholiques seulement) qui a refusé carrément de lui accorder un permis parce qu'il n'était pas conforme aux enseignements de l'Église catholique. Grandes protestations des organismes protestants qui y voient une ingérence abusive qui empêche même les protestants d'accéder à leur propre culture. C'était le Québec d'avant la Révolution tranquille. Le Bureau tiendra bon mais finira par accorder un permis pour la diffusion du film en 16 mm dans les sous-sols d'église. Par chance, si on est curieux, on peut maintenant visionner la version courte du film (1 h 40) sur Internet. Il peut être intéressant d'aller voir d'autres œuvres en ligne sur le sujet et notamment un extrait d'une heure du film britannique plus récent (2003) nettement plus conforme à la vérité historique (mais qui n'est pas parfait non plus). Il est en version française alors que seule la version anglaise et espagnole ! avait rejoint le Québec d'alors. Il vaut vraiment la peine de chercher en ligne les films disponibles sur la Réforme.



Photo : René Péron

*Famille de Paul Péron, devant la maison de bois (années 1920)
Assis - Paul Octave, Lemuël Debout - Théodore, Armand, Délima, Céphas, Mary*

Comme il se doit, il devint nécessaire aux citoyens de ce hameau et ses environs de trouver un emplacement pour leurs morts. Ce pour quoi monsieur Nathaniel Douglass donna un substantiel morceau de terre afin d'y créer un cimetière non confessionnel, plus tard incorporé comme "The Douglass Cemetery of Napierville Inc." et encore plus récemment, soit en 1995, déclaré « Site du patrimoine ». Cela se fit en même temps que l'on attribuait ce même qualificatif à la maison de pierre dont nous parlons à l'instant.

Les Péron au Coin Douglas

Certaines des transactions du XIX^e siècle et à bonne heure au XX^e sont difficiles à vérifier, mais il est certain que les Perron devenus Péron ont fait partie intégrante du Coin pendant près de 150 ans. Le 3 juillet 1857, Hypolite, de son propre chef, y achetait ou louait on ne sait trop, un lot de terre des Douglass. Dès le 8 juin 1876, il se sentait assez bien établi pour se porter acquéreur de la magnifique et impressionnante maison de pierre de feu Nathaniel Douglass, sise sur un emplacement triangulaire totalement délimité par des routes.

En étudiant les actes des notaires du temps, nous entrevoyons ensuite des ventes et reventes de cette même maison entre ou par la famille Marceau au nom de descendants Douglass et quelques descendants de Joseph. En lisant ces documents, il semblerait qu'elle est passée des héritiers Douglass en 1876 à Hypolite Péron, puis aux Marceau, ensuite à Paul, le fils d'Hypolite. En avril 1886, elle est donnée à ses petits-fils, Samuël, Henry (Henri) et Louis. À partir de là, tout prête à confusion car, en avril 1895, elle est vendue à William-Frédéric Marceau *et al.* pour passer en 1902 aux mains de Céphas et Armand Péron, les arrière-petits-fils

de Joseph. Finalement, ce fut Céphas qui racheta la part de son frère Armand et devint, en juillet 1908, l'unique propriétaire de cette magnifique maison de pierre et de la ferme attenante.

Toujours discrets, les Péron du Coin ne parlaient guère des transactions qu'ils avaient pu faire entre eux. Ils s'arrangeaient pour se suffire, et les frères Céphas, Théodore, Lémuël et Octave s'entraidèrent tout au long de leur vie. Céphas en acquérant les biens Douglass devint le lien principal entre les membres de la famille, de ceux de ses frères qui choisirent de demeurer au Coin. De ces derniers, Lémuël et Octave restèrent célibataires et, quoique Théodore épousât le 10 juin 1919 dame Bernadette Larente, il n'eut point de progéniture. De plus, l'attrait mystérieux qu'exerçait cet endroit était tel qu'un autre frère, prénommé Armand,

son de chambre pour aller rejoindre ses frères au Coin où il était devenu propriétaire de l'ancienne maison de Joseph et de la petite terre qui y attenait. Quand on lui demandait son occupation lors des recensements, il répondait "fermier".

Un mot des autres sœurs et frères de Céphas. Casimir Léonard, né en 1877, ne vivra guère qu'un an alors qu'Adèle-Octavie-Évodie, née en 1888, vivra encore moins longtemps. Cependant, deux de ses sœurs atteindront l'âge adulte. Mary Mathilde, née en 1872, épousait Henry Choinière le 29 mai 1893, allant s'établir à Puyallup dans l'État de Washington. Pour sa part, Délima Isabella, née en 1874, se mariait le 27 mai 1896, avec son cousin germain, Narcisse Alfred Roy et optait pour demeurer en divers endroits des environs avant d'y revenir, une fois veuve. Les Péron marquèrent donc le Coin Douglas durant quelque cent vingt ans.

Des enfants Péron s'éloignent du Coin Douglas

Ici surviennent dans la famille Péron des choix liés à la langue et à la religion. Céphas, comme père de famille, par appartenance religieuse ou par anti-catholicisme, on ne saurait le préciser, ne semblait pas accepter que ses enfants devenus adultes puissent fréquenter en vue du mariage des catholiques, ou des anglophones quelle que soit leur religion. Le père gardait jalousement un œil sur les fréquentations de ses enfants et voulait qu'ils ne rencontrent à cette fin que des personnes ayant les



*La famille de Céphas
Debout - Ida (Félix Brockington), Alcide, Ellen, O'Neil, Lina (Stanley Arnott), Léonard
Assis - Anna, Céphas, Hazel (James Boist), Alice Brouillet (Céphas Péron), Evelyne (Philip Brockington)*

Photo : René Péron

quittait périodiquement et à intervalles irréguliers son épouse et ses enfants à Montréal où sa conjointe tenait une mai-

même convictions religieuses, les mêmes attributs, la même langue que lui, ce qui réduisait forcément les possibilités, mais

il n'a évidemment jamais pu contrôler le milieu dans lequel ils ont évolué, en tant qu'étudiants et jeunes adultes, et ce peut-être à son grand désarroi. C'est pourquoi il y a quand même eu des alliances où il n'a pu intervenir.

C'est ainsi que nous voyons chez les garçons son plus vieux, Paul Oneil (1899-1978), s'éloigner du foyer paternel pour épouser Irene Lord le 21 janvier 1927. Irene tenait à ce qu'on prononce son prénom et son nom à l'anglaise malgré le fait que ses ancêtres étaient des Laur ou Lore. Leur fils Édouard (Eddy) n'eut qu'une fille, et deux garçons qui demeurèrent sans progéniture. Son second fils, Alcide Henri (1901-1997), demeura célibataire jusqu'au 28 octobre 1946 alors qu'il épousait dame Françoise Gagnon, mais ils n'eurent point d'enfants, eux non plus. Ce mariage fut-il célébré tard dans la vie d'Alcide dû au fait que son épouse était catholique romaine ? Nous ne le savons, mais nous pouvons nous douter que ce ne fut point avec l'assentiment de son père Céphas. Et chez le troisième des garçons, (Céphas) Léonard (1909-1994), on ne lui a point connu d'attrait sérieux pour les femmes; il demeura célibataire, très attaché à la ferme et à ses parents jusqu'à leur décès.

Chez les filles, on vit des cas semblables se répéter, avec la présence jugée envahissante de l'élément anglais. Donc, ce même souci de ne pas s'affilier aux catholiques romains ni aux « Anglais » en conduisit deux à demeurer vieilles filles tout en s'éloignant du giron paternel ; il s'est agi d'Hélène Éva (1904-1972), et d'Anna Ella (1911-1998), qui demeurèrent célibataires et se dévouèrent au milieu infirmier. Deux autres, Ida Alice (1906-2011) et Evelyn Florence (1908-1983), rencontrèrent deux frères Brockington, les épousèrent; Ida demeura un temps au Coin avant de partir aux États-Unis et Florence déménagea en Ontario après son mariage. De même firent Lina Mai (1902-1995) et Kathleen Hazel (1917-2014). Et l'on ne doit pas passer sous silence celle qui est décédée en bas âge, soit Elise (aurait-on voulu inscrire Alice, le nom de la mère?) née en 1908 et décédée la même année.

En jetant un regard sur ce passé, il est triste de constater qu'une religion et qu'une langue aient pu causer une certaine *désaffection* entre les descendants de cette branche de la famille Peron/Perron/Péron, un éloignement les uns des autres.

Personnellement, nous ne savons si l'on avait l'habitude chez nos ancêtres de

donner un sobriquet aux enfants, mais nous en avons retenu quelques-uns qui étaient communément utilisés pour les enfants de Céphas : Alcide devint "le Fanal", Lina "Gulu", Anna "la Bécharde", Evelyn "la Bessonne", (Céphas) Léonard "Menomme", Kathleen Hazel "Catherine". Même l'épouse, la mère, n'échappait pas à cette manie car on parlait de "la petite mère" puisqu'elle était de semblance frêle malgré le fait qu'elle donna naissance à dix enfants et en éleva neuf. Ces sobriquets n'étaient nullement donnés ou employés en dérision mais étaient pour Céphas et les enfants des marques d'affection sincère.

La vie des Péron sur leur ferme

La vie des premiers Péron du Coin dut être assez ardue en ses commencements. S'établir non seulement en une nouvelle demeure et s'occuper de la terre attenante, mais aussi trouver les moyens de faire vivre une nombreuse famille grandissante furent un travail de longue haleine. Un peu visionnaire Céphas entreprit d'établir une ferme laitière qui devint très profitable, ce qui lui permit de bien pourvoir aux nécessités de tous ceux qui dépendaient de lui. Il n'est point nécessaire de décrire la vie sur une telle ferme, vie exigeante, accaparante, quelquefois demandant une surveillance de 24 heures sur 24.

Quelques détails plutôt hétéroclites nous font encore sourire en nous remémorant certains à-côtés de la vie en cette famille. À tous les printemps, l'on s'évertuait en la sucrerie et le sirop d'érable se trouvait constamment sur la table aux repas, et cela non en petite quantité, mais bien dans un grand « pot à lait ». Certains dimanches chauds en été, on trouvait « les filles » à préparer manuellement de la crème glacée avec de la vraie crème sur de la glace empruntée à la laiterie. L'automne, celles des filles qui se trouvaient à la maison, en vacances ou autrement, offraient en vente un étalage de pommes aux abords du chemin principal, tout près de la maison. En cette même saison, Alcide se faisait fier de montrer ses gros « melons d'eau » ou pastèques qu'il faisait grossir sur verre. Surprenant, ces

coqs de basse-cour, plantés en plein milieu de la table de cuisine, qui avaient appris à chanter sur commande une fois élevés par Alcide. Finalement, ce souvenir précieux aux yeux de mes enfants, alors que Léonard (Menomme) amusait ses petits-cousins, enfants en bas âge, à l'étable, en leur disant qu'il prenait leur portrait en levant et baissant la queue d'une vache tout en faisant clic de sa bouche.



On voit bien le type de « cabane ». Armand Péron et Esther Perrier, son épouse, et Dorothy Péron.

Photo : René Péron

Le temps des sucres d'autrefois

Il ne faut pas non plus oublier un moment traditionnel dans la vie d'une ferme. Tout en étant une ferme laitière avec toutes ses demandes en cultures, en routines intenses, horaires inusités, il y avait à chaque printemps une fièvre qui affectait toute la maisonnée ; c'était celle du « temps des sucres... à la cabane », endroit assez rustique. On pouvait mieux le faire puisque le travail à la ferme était moins exigeant. C'est alors que la « maladie » prenait force et que toute la famille, père, mère, frères, sœurs, enfants, trouvaient à partager les corvées à la maison et à la « cabane ». Quand il s'agissait d'une bonne année, l'on trouvait souvent au moins deux hommes à faire « bouillir » 24 heures par jour ; il y en avait toujours un pour surveiller si l'autre sentait le besoin de se reposer sur le grabat qui se trouvait tout à côté de la « bouilloire », l'évaporateur. Ces moments de répit étaient plutôt rares car l'ancienne méthode de produire du sirop comportait l'emploi de beaucoup de bois pour alimenter un feu régulier et continu.



Dans cette photo de graduation de l'école Baron Byng en 1939, R. E. Raguin est le 3^e à partir de la droite dans la rangée du haut. Si on pouvait lire les noms des élèves, on pourrait voir qu'ils sont presque tous juifs alors que le corps professoral, lui, ne l'est pas.

honnaire par la suite, le sommet accessible aux étrangers.

À la retraite, ils passèrent leurs étés à Dunany, (dans les Laurentides près de Lachute) à rencontrer des amis et à jouer au golf alors que leurs hivers étaient plutôt occupés par les échanges sociaux, et le curling qui occupait encore une place importante dans ses loisirs. Ils ne voyagèrent pas beaucoup, n'ayant qu'une fois pris le train pour aller voir leur fils Robert qui habitait alors Vancouver. Ils ne retournèrent jamais en Europe, ne revirent jamais plus la famille de René... ni leur ancienne malle.

En 1942, son épouse et lui déménagèrent sur l'avenue Woodbury à Outremont puis en 1952 sur la rue West Hill dans Notre-Dame-de-Grâce. Ils redéménagèrent ensuite peu après pour retrouver leur cher Lachine dans un appartement de la 48^e avenue. C'est là qu'après avoir aidé à faire la vaisselle, René est mort subitement dans son fauteuil le 6 mai 1963. Son épouse le suivra dans la tombe le 16 mai 1967 à Port

Charlotte en Floride. Tous deux sont inhumés au Cimetière Mont-Royal.

6 février 2017

Jean-Louis Lalonde

à partir de textes de Mary Sutherland

Sources

***, *History of Lachine curling club*, (et photo) http://www.lachinecurling.com/history_en.php http://www.com/history_en.php Ancestry.ca, diverses informations généalogiques

Duclos, Rieul-P., *Histoire du protestantisme français au Canada...*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, I, p. 308.

Lalonde, Jean-Louis, « Les missionnaires québécois et l'Institut de Glay, *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, no 19, p. 3-8. (en ligne). Voir aussi www.shpfqbiographies.com pour Ismaël Bruneau.

L'Aurore, 15.9.1911, p. 7, 21.10.1919, p. 9 et 28.10.1919, p. 5.

Sutherland, Mary, *Safe passage*, Genealogy Ensemble, <https://genealogyensemble.com/tag/rene-raguin/> et échanges avec l'auteure (photos complémentaires).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, spécialement 493, 722, 745, et annexe 24, p. 20.

NOTES

1. Le journal deviendra propriété de J. C. Williams et J.W. Briten du 24 avril 1915 au 19 mai 1916, puis aura seulement Williams comme propriétaire-éditeur. Il durera jusqu'en 1918. Ce qui laisse penser que René-Émile aurait pu quitter Trois-Rivières dès 1915.
2. Plutôt malade, elle mourra dans les années 1920.
3. Il y a peut-être un flottement pour le moment de sa retraite, les listes de Baron Byng le font enseigner jusqu'en 1945. La tradition familiale avait retenu 56 ans, ce qui aurait donné 1943.
4. Et dire que les autorités catholiques affirmaient alors sans vergogne défendre le français. Beaucoup de ces juifs étaient des immigrants venus au lendemain de la guerre qui auraient très bien pu s'intégrer à la communauté française. Il y avait tellement de juifs à l'époque que la Commission scolaire « protestante » a dû les répartir dans quatre ou cinq autres écoles. On appréciera aussi la situation du professeur Raguin, protestant francophone immigré lui-même, qui enseignait le français à des enfants juifs qu'on assimilait à l'anglais, tout comme le feront ses propres enfants et petits-enfants.

aux-Trembles en banlieue de Montréal. Jules Bourgoïn, natif de Glay en plus, a été directeur de 1875 à 1900 et Hermann Brandt, de 1900 à 1938. René a pris des contacts avec ce dernier qui lui a réservé un poste en septembre 1910. Il y est professeur de français.



La pause estivale durait alors trois ou quatre mois. Les étudiants en théologie et certains professeurs l'utilisaient pour partir en tournées missionnaires ou remplacer des pasteurs.

À l'armée

Cela est d'autant plus vraisemblable que René-Émile avait pensé devenir pasteur lui-même. En 1911, peut-être s'occupait-il de Valleyfield, et l'année suivante, même si c'est celle de son mariage, va-t-il à Saint-Vallier sur la Rive-Sud du Saint-Laurent à une trentaine de kilomètres en aval de Québec. C'est possiblement en enseignant à Pointe-aux-Trembles qu'il a eu l'occasion de rencontrer sa future épouse, Cécile Bruneau, mais on ne sait dans quelles circonstances.

Ismaël Bruneau (voir sa biographie) avait été pasteur jusqu'en mai 1910 à la paroisse du Sauveur (Plateau Mont-Royal) et venait de déménager à Cornwall en Ontario. Il est probable que ses filles, Beatrice, Ida et Sophie, également enseignantes, aient tissé des liens avec les professeurs de l'Institut et il est facile d'imaginer qu'une occasion de rencontre s'est présentée. C'est en 1912 que René se marie avec Cécile-Béatrice le 9 juillet en présence d'Ismaël. Les deux autres filles du pasteur venaient également de convoler en justes noces. D'abord le 14 février, Ida-Helvetia avait épousé Eugène-Marcel Jousse, baptiste, de Lachute. Puis, le 17 avril, Sophie-Herminie s'était mariée avec Robert Masser Scrivener, épiscopalien d'origine australienne, et ils étaient partis vivre à Toronto. Pour sa part, Béatrice s'établit avec son mari à Pointe-aux-Trembles et y devint enseignante. Leur premier enfant, Aline-Marguerite y naquit en mai 1913.

Peu auparavant, René-Émile avait fait

les démarches pour se faire naturaliser canadien, ce qui en faisait un sujet britannique puisque le Canada n'était encore qu'une colonie. De plus, comme il fonde à Trois-Rivières le 3 mars 1914 le journal hebdomadaire *The Newcomer* avec J. Artken Clark, on peut penser qu'il a déjà quitté Pointe-aux-Trembles et est vraisemblablement engagé comme professeur de français dans une école locale (peut-être l'Académie La Salle, même si elle est gérée par une communauté religieuse ou plus vraisemblablement le Three Rivers High School qui existe dans la ville depuis 1871). La préparation hebdomadaire d'un journal ne serait guère pensable si elle était faite à distance. De plus, cela suppose chez lui une bonne connaissance de l'anglais¹. Le journal (aujourd'hui inaccessible), alors le seul en langue anglaise de la ville, visait comme son titre le laisse penser les nouveaux immigrants anglophones (pas nécessairement protestants). Le tirage en était forcément modeste.

À l'été 1914, René voulut présenter sa femme et sa fille à sa famille. C'est ainsi qu'ils prirent le bateau pour la Suisse. Malheureusement, son épouse enceinte de son deuxième enfant souffrit du mal de mer et dut rester le plus souvent dans sa cabine. Heureusement, le voyage ne dura qu'une semaine. Par contre le séjour à Fleurier fut merveilleux et ils en profitèrent largement. Ils firent aussi connaissance de la sœur de Rosina, Blurette, qui habitait avec elle². La fin de leur séjour fut assombrie par l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand le 28 juin 1914 à Sarajevo, événement déclencheur de la Première Guerre mondiale, l'Angleterre déclarant la guerre à l'Allemagne le 4 août. Pour éviter le pire, le couple voulut rentrer au pays le plus tôt possible. Il s'adressa donc au consulat britannique à Montreux afin d'obtenir le 19 août un sauf-conduit qui leur permettrait de traverser la France sans encombre et de se rendre au Havre. Dans ces circonstances, ils ne gardèrent que ce qu'ils pouvaient emporter facilement dans le train, sûrement pas leur grande malle encombrante. Et la famille put ainsi rentrer au pays en toute sécurité.

Ils reviennent à Trois-Rivières, les responsables s'étant inquiétés de ce qu'il n'ait pas été là pour la rentrée, mais tout

s'expliquait dans les circonstances. Au cours de la guerre, il se servit plutôt des péripéties de son voyage pour intéresser les gens au Fonds patriotique canadien. Comme la famille a acheté une maison à Lachine sur la 56^e avenue en 1916, on peut penser que son séjour à Trois-Rivières n'a duré tout au plus que deux ans. Ils ont leurs autres enfants sur plusieurs années : Robert naquit à Trois-Rivières le 14 décembre 1914 (-1992, Victoria CB), les autres à Lachine, Arthur, 20.11.1920 (-30.8.1988 Ottawa), Dorothee, 11.5.1922 (- Sutherland - vivante), Madeleine 4.5.1927 (- Leslie -2007 Lachine).



Vers 1911 à Pointe-aux-Trembles

Après Trois-Rivières, il enseigna le français langue seconde à Montréal probablement à la Commercial and Technical High School, rue Sherbrooke, pour trois ou quatre ans. Il a possiblement joint l'équipe professorale à l'ouverture de l'école Baron Byng, rue Saint-Urbain, en 1922. Nous savons en tout cas qu'il en fait partie dès 1925 jusqu'à sa retraite en 1944³, sauf en 1938. Il est à noter qu'à cause du système scolaire basé sur la religion, cette école protestante de nom recevait en réalité une clientèle à 90% juive en 1930 qui augmentera jusqu'à atteindre 99% en 1938⁴. Par ailleurs, René Raguin a été directeur de l'École française d'été de l'Université McGill et enseigné le français dans certains cours universitaires. Il a reçu l'ordre du mérite scolaire de la Province de Québec et la médaille du Jubilé du roi George V (1935) pour son succès dans l'enseignement.

Comme il était professeur du PSBGM, ses enfants sont allés dans les écoles anglaises gratuitement. Ainsi Madeleine a fréquenté la renommée High School de Montreal alors qu'il enseignait à Baron Byng.

Il n'y avait pas que l'école qui l'intéressait. Il avait été conseiller municipal à Lachine en 1922-1923, ayant facilement triomphé de son adversaire. C'est à Lachine également que se développa sa passion pour le curling. Il avait commencé à Trois-Rivières en 1914. À Montréal, il se joignit au St Lawrence Curling Club et peu après, au Lachine Curling Club. Il y occupa de nombreuses positions entre 1920 et 1944, et en fut le président en 1929-1931. En 1939-1940, il fut président de la branche canadienne du Royal Caledonian Curling Club of Scotland et en devint vice-président

Le clou de ce bref intermède était toujours aux environs de Pâques alors que la parenté était invitée à une « partie de sucre ». Quel régal nous attendait, quel goût délicieux extra ordinaire que cette sève, cette eau d'érable, que ce sirop en formation dit « réduit ». Ce que nous nous régaliions encore plus autour du grand chaudron de fonte, à l'extérieur, suspendu sur trois gaules de bois, dans lequel Céphas se plaisait à bouillir plus intensément et réduire du sirop, en tire et ensuite en sucre; pendant que cela se produisait, tous ceux qui le désiraient pouvaient « lécher la palette ». Vers la fin du procédé, on s'empressait de cuire des « beignes » dans le sirop épaississant. Quelles délices ! Et nous, les petits, tard l'après-midi, reprenions la route de Montréal dans la vieille bagnole de notre père qu'il baptisait alors du nom « Greyhound » puisqu'il devait arrêter souvent en route afin que nous puissions « faire pipi », ayant tant bu tant de sève et de sirop.

Les gens du Coin Douglass

Que pouvons nous dire de ces gens qui ont animé la vie du Coin ?

Des talents divers – Des Douglass rien n'a été trouvé, communiqué, répertorié au sujet de leur mode de vie, leurs croyances, leurs mœurs. Nous pouvons bien nous demander si c'est vrai que leur maison a servi de relais entre Montréal et l'État de New York ou s'il s'agit d'une légende tout comme celle qui parle d'un cadavre enseveli dans la cave. Cependant, nous pouvons nous demander « de quel bois... se chauffaient » les Péron. Le peu que nous en connaissons, ce dont nous nous souvenons, se résume en ce qui suit. Ceux qui demeurèrent au Coin étaient quelque peu renfermés sur eux-mêmes, assez souvent taciturnes, le travail de la ferme accaparant temps et énergie. (a) Céphas « s'éveillait » lors de la visite de parents et amis; de grosse voix, il était reconnu « politicien ». Il était très respecté malgré ses convictions religieuses différentes de celles de ses nombreux voisins ; il avait même enseigné à un futur maire de la municipalité, soit Rogel Lamoureux, alors qu'enfant, assis sur ses genoux, il lui avait appris à lire et à écrire tout en se servant de la Bible comme livre d'instruction. (b) Théodore, très connaissant mécaniquement, ayant quitté, pour des raisons inconnues ou peut-être cachées, son poste à la maison Massey Harris à Montréal revint s'établir au Coin et y tint une forge.

Il fut bientôt reconnu ferronnier, maréchal-ferrant, forgeron, homme aux multiples talents ; pour aiguiser (affûter) une égoïne manuellement il n'avait pas son pareil. (c) Les deux autres frères, Lémuël et Octave, n'ont pas laissé de souvenirs. Ils ont, sans aucun doute, participé aux travaux de la ferme, mais ils n'ont laissé aucune trace particulière.

On ne manquait pas d'imagination chez les Péron. On n'en était jamais à court et en voici un exemple. Le jeune Armand fréquentait Esther Perrier (1883-1968), celle qui allait devenir son épouse; elle demeurait assez loin pour l'époque, soit à Saint-Philippe-de-Laprairie ; pour lui, la manière la plus avantageuse de s'y rendre était sur son « bicycle » via la voie du chemin de fer qui se trouvait tout près; cela se faisait aisément en enlevant le pneu de la jante en bois afin de rouler sur le rail de fer. Astuce, imagination, les Péron n'en manquaient pas.

Des musiciens – Un ou plusieurs d'entre eux étaient-ils musiciens? Cela pourrait bien être le cas puisque nous savons qu'au moins deux autres descendants de Joseph le furent ou l'auraient été possiblement. Silas, fils de Samuël, quoique professeur, était « en amour » avec l'orgue à tuyaux et en a joué comme organiste bénévole dans plusieurs églises protestantes de langue française à Montréal ou à la campagne, et ce pendant plus de 40 ans. Le jeune Armand, le frère de Céphas, pouvait jouer de la clarinette. Une des filles de Céphas, Ida, mourut à 104 ans et jouait du piano pour « les vieux » de sa résidence, les gens âgés avec lesquels elle se trouvait à l'âge de 100 ans. Et que dire de Théodore et Léonard qui pouvaient devenir violoneux pour des danses carrées où, en plus, Léonard était « caller ». De même, il est plaisant de constater que certaines des arrière-petites-filles de Silas font une carrière en milieu musical, ce qui porte à croire que ce gène est bien prévalent chez les Perron/Péron.

Description de la Maison Douglass

Passons maintenant à quelques attributs physiques de cet endroit qui fut si cher aux Péron pendant plus d'un siècle et qui garde encore quelques vestiges de la famille en son cimetière.

On sait déjà que Céphas éleva sa nom-

breuse famille dans la Maison Douglass. Cette demeure se distinguait par sa taille, son architecture à l'américaine, son emplacement au centre du hameau. Faite de pierres des champs taillées et munies de grandes fenêtres à l'ancienne de vingt-quatre carreaux chacune, elle en impose et il n'est pas difficile de croire qu'elle ait pu servir à un certain moment, en ses tout premiers temps, comme poste de relais entre Montréal et l'État de New York, peut-être même comme auberge. La répartition de ses chambres nous laisse croire que ce fut réellement le cas.

On y trouve aussi une cave au plancher de terre irrégulier où l'on pouvait accommoder le bois de chauffage pour l'hiver, une « fournaise » dite à air chaud et quelques secteurs séparés où l'on pouvait garder certains légumes au frais afin de les préserver l'hiver durant. Mais on n'y a pas trouvé de cadavre lors des réfections du XX^e siècle! Au rez-de-chaussée, une grande et profonde cuisine pouvant aussi servir de salle à manger, flanquée d'un grand foyer ou fourneau qui fut plus tard muré et équipé de latrine pour usage durant l'hiver, ce avant l'arrivée d'eau courante. Deux autres petites chambres se partageaient cette section, l'une servant de garde-manger et l'autre, de chambre à coucher à l'occasion. En y regardant de près, un détail attire l'attention dans la cuisine,



Évier en pierre

le grand et gros évier en pierre placé sous une fenêtre; en plus d'avoir son bassin creusé à même la pierre, il est pourvu d'un petit caniveau vers l'extérieur afin que tout liquide puisse s'égoutter et se dissiper dans la cour.

Ce qui est considéré comme étant le devant de la maison se compose de deux chambres séparées par un grand escalier menant à l'étage ; au pied de cet escalier, sous une grille en fer forgé, se trouvait la « fournaise », alimentée en bois dans ses premiers temps et qui devait fournir la chaleur nécessaire aux deux étages. Les enfants trouvaient plaisir à ressentir la



Photos : Soulaire Soulière

chaleur qui en émanait ; en particulier, les petites aimaient voir, sentir, leurs jupons flotter sous l'effet du courant d'air chaud. D'un côté de l'escalier se trouvait une grande salle qui, du temps des Péron, était toujours fermée ; elle était alors meublée en style grand salon et son foyer placé sur le mur extérieur en imposait. De l'autre côté se trouvait une grande pièce avec



Une chambre à l'étage

ouverture sur la cuisine/salle à manger. C'était vraiment le vivoir, la salle de séjour où l'on passait des heures agréables et où trônait Céphas en son vieil âge, assis dans un grand fauteuil. Comme meuble particulier, on trouvait dans un coin un harmonium sur lequel on se plaisait à jouer des cantiques. Deux portes agrémentaient cette salle, lesquelles, du temps des Péron, ne servaient point comme telles, l'une au pied de l'escalier menant à l'étage et l'autre, petite, en retrait dans un coin.

À l'étage, se trouvaient deux grandes chambres, l'une servant du temps des Péron de dortoir aux filles et l'autre, de grande chambre à coucher pour les maîtres de la maison. Nous pouvons nous imaginer que la chambre des filles ait pu servir de salle où les passagers pouvaient dormir du temps du poste de relais... à ce qu'il paraît. Et dans la section en arrière de cet escalier

se trouvaient trois petites chambres à coucher ainsi qu'un couloir, le tout aussi accessible à partir de la cuisine en empruntant un second escalier très abrupt, plus ou moins dérobé, dans un coin. De plus, non apparent, existait un autre escalier permettant l'accès à un grand espace sous les combles. Sans aucune cloison mais ayant un bon plancher de bois, cet espace aurait pu, en une période ultérieure, servir de dortoir ou d'es-

pace supplémentaire pour y loger la nuit un surcroît de voyageurs.

Rattachée à l'édifice principal, une grande rallonge en bois d'un étage et demi construite à une date indéterminée agrandissait la maison. En étudiant sa construction, il semblerait tout à fait possible qu'elle ait été ajoutée au début du XX^e siècle par les Péron. À la belle saison, elle servait de cuisine d'été, de salle à manger et de vivoir. Point isolée, elle n'était pas employée en hiver sauf comme endroit où l'on pouvait se dévêtir avant de pénétrer dans la « grande maison » ; l'été, les hommes utilisaient une sorte de grenier auquel l'on avait accès par un petit



escalier : c'est là qu'ils pouvaient mettre ou retirer de leurs vêtements de travail.

Les bâtiments de la ferme

En face de la maison de pierre se trouvaient, de l'autre côté du chemin, les bâtiments de la ferme, grange et silo, étable, poulailler, « cabane à lait » ou laiterie avec

son bassin réfrigéré par de la glace, glace que l'on préservait enrobée de sciure de bois en une glacière ou entrepôt particulier à cette fin. À l'arrière de la maison, sur le même triangle, entre les trois chemins, se trouvait une remise en bois qui servait de débarras ou d'entrepôt. Et de ce même côté, si on traversait l'un de ces chemins, on avait accès à un grand potager et à un verger. Donc, le tout était agencé de façon à ce que la famille puisse se suffire à elle-même non seulement en été mais aussi en hiver alors que l'on conservait les légumes et autres denrées dans la cave de la maison.

Le cimetière Douglass

Et tout au fond de ce jardin était aménagé en cimetière un grand terrain, pris sur une section de la terre. Ce cimetière fait donc partie intégrante de l'histoire,



Le cimetière Douglass

des histoires, de la maison et sa ferme, des familles Douglass et Péron. D'autres, en leurs écrits, ont bien répertorié et confié aux archives l'histoire de ce cimetière. Il suffit d'ajouter que la famille Douglass, qui le créa, et la famille Péron, qui en assura l'entretien pendant moult années, y voient reposer une partie de leurs familles respectives. Certains ont choisi d'y être ensevelis, même s'ils ont passé ailleurs leur vie adulte. Pour eux, l'attrait primordial de l'endroit, même si cela peut surprendre, a emporté leur décision.

Et voilà qu'après les décès de Céphas en 1964 et d'Alice l'année suivante, leur fils Céphas Léonard (Menomme ou Monhomme) s'occupa de l'entreprise et du cimetière pour un temps limité avec le concours occasionnel de frères et sœurs encore vivants. Toutefois, ne pouvant s'occuper seul de la tâche, il décida de vendre le tout le 16 octobre 1967. Les acheteurs pensaient, se fiant à une rumeur, que des

fonctionnaires du Gouvernement fédéral avaient l'œil sur les terres de l'endroit en vue d'y construire un aéroport, ce qui ne fut pas le cas. Par ailleurs, le partage de l'héritage créa plusieurs conflits entre les enfants qui distendirent sinon firent disparaître complètement les liens chaleureux qui unissaient jusqu'alors cette branche des Péron. L'éloignement physique ou psychologique et les décès ont refroidi l'intérêt que les descendants auraient pu garder



pour ce Coin familial riche de leur passé.

Le rachat de la maison Douglass

Il est donc heureux qu'en 1990, dame Sylviane Soulainne et son époux Pierre Couture deviennent amoureux de tout ce qui touche la maison et à son environnement. Ils l'ont achetée le 16 octobre de la

même année et depuis, ils lui ont redonné sa prestance en y faisant les réfections nécessaires tout en respectant autant qu'il leur fut possible les caractéristiques historiques et architecturales de la demeure, du cimetière, qu'ils ont remis en état, et des environs. Grâce à leur persuasion et à leur vision d'avenir, ils ont pu inciter les autorités compétentes de la municipalité Saint-Cyprien-de-Léry à déclarer la maison et le cimetière « site du patrimoine », la maison sous le vocable « Maison Nathaniel Douglass » et le cimetière sous celui de « Le cimetière Douglass ». De plus, dame Soulainne a obtenu des mêmes autorités qu'elles s'occupent de l'entretien de ce dernier.

En conclusion, cette maison Nathaniel Douglass et son cimetière évoquent un passé que nous ne retrouverons jamais complètement. Ils nous parlent de secrets, de misère, d'espoir, de déceptions, de joies et de douleurs, de travail intense et de repos, pendant plusieurs générations autant chez les Douglass que chez les Péron. Puissent-ils agir comme les sentinelles de ce milieu pour les nombreuses années à venir.

En regardant toutes ces pierres silencieuses, de la maison, ainsi que les pierres tombales sur lesquelles les inscriptions s'effacent de plus en plus rapidement au

cours des ans, nous pouvons encore une fois nous demander quels autres grands et petits secrets elles nous cachent touchant ces périodes de défrichage, de bâtissage, de l'apparition et disparition de deux familles principales à occuper et développer ce Coin en notre beau Québec.

À d'autres générations de nous les dévoiler !

René Péron, Ottawa, novembre 2016

Adaptation pour notre *Bulletin* du texte de René Péron intitulé : « Les Péron de "Douglass corners" ou "Coin Douglass" ou encore Histoire inédite d'un "coin", site du patrimoine, et de deux maisons à multiples vies ».

Références: Notes personnelles de dame Sylviane Soulainne; minutiers des notaires Merizzi, Bouchard, Barrette relevés par dame Soulainne; "In Memoriam, Cimetière Douglass", auteur "Crépuscule", soit dame Soulainne; "Une existence à l'ombre du père" de Guy Perron; recueils de naissances, mariages et décès de l'église Roussy Mémorial à la Grande Ligne (Saint Blaise); souvenirs personnels de l'auteur et son épouse; dires de Rogel Lamoureux à René Péron.

RAGUIN, RENÉ-ÉMILE (1887-1963)



RAGUIN, René-Émile, professeur de français, évangéliste, fondateur de journal, né dans le Doubs en France le 9 juin 1887, décédé à Verdun le 6 mai 1963. Il avait épousé Cécile-Béatrice Bruneau à

Cornwall le 9 juillet 1912. Inhumé au Cimetière Mont-Royal.

René-Émile Raguin est né dans une famille déjà protestante dans le Doubs en France (peut-être près de Glay, mais nous ne connaissons pas sa ville natale). Il était le fils de Joseph-Marie-Alfred Raguin et Rosina Steinmann qui s'étaient épousés à Paris le 18 juillet 1886. René semble leur seul fils. Peu après, alors qu'il était encore bébé, ses parents déménagèrent à Fleurier, dans le Val-de-Travers (Neuchâtel) en Suisse, en réalité pour habiter près des parents de l'épouse. C'est de là que vient parfois la confusion qui en fait un Suisse de naissance. Le village prospérait alors à cause de l'industrie horlogère et était devenue un lieu touristique avec de nombreux hôtels. C'était sans doute pour le père une occasion d'exercer son métier de

limonadier (peut-être dans un bistro).

René-Émile devait être assez bon en classe puisque, à l'adolescence, il choisit de devenir instituteur. Vers 1904, il va à l'Institut de Glay, une école normale dans le Doubs qui formait des missionnaires également. On suppose qu'il y reste trois ans, la durée habituelle du cours. Quand il a vingt ans, il doit faire son service militaire, obligatoire depuis 1905 en France, qui est alors d'une durée de deux ans. Lors de sa naturalisation en 1913, il donne Épinal comme dernière adresse à l'étranger et on sait qu'il a émigré alors qu'il venait de finir son service militaire, on peut donc penser que c'est là qu'il l'a fait, de 1908 à 1910. Il en sort avec le grade de lieutenant. Il veut alors se consacrer à l'enseignement mais constate qu'il n'y a guère de poste disponible.

Par chance pour lui, il y en a un qui lui est offert au Québec. Il faut savoir qu'une dizaine de missionnaires qui sont venus dans la Province se sont formés à Glay. C'est notamment le cas des deux directeurs de l'Institut évangélique français de Pointe-

NOUVELLES

Le 375^e de Montréal et la revue *Le Lien*



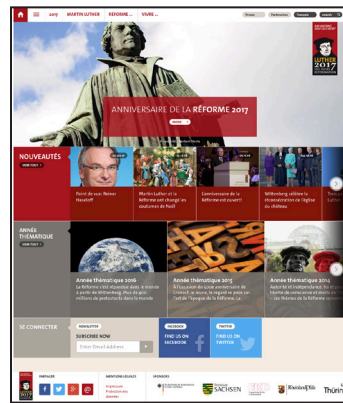
Le numéro d'hiver de la revue *Le Lien* mérite votre attention. À l'occasion du 375^e anniversaire de Montréal, la revue vous offre une visite de Montréal à vélo qui permet de suivre par les pistes cyclables du centre-ville, principalement un itinéraire franco-protestant en partant du métro Atwater et en y retournant après une immense boucle. On y trouve de multiples informations sur les protestants et évangéliques de Montréal. Voir particulièrement le lien électronique: <https://aefmq.org/fr/?p=1252>

On y trouve aussi un article de Richard Loughheed sur les protestants en Nouvelle-France, une histoire des 40 ans de l'église de Saint-Eustache, un prix remis à Zacharie Richard pour sa thèse de doctorat américaine, entre autres.

À la découverte des Montréalais franco-protestants sur Facebook

À partir de maintenant et pour les prochains mois, nous profiterons du 375^e anniversaire de Montréal pour axer nos publications sur Facebook sur la découverte des diverses facettes du passé franco-protestant de la ville et mettre en lumière certains lieux privilégiés rattachés au protestantisme francophone.

La Réforme de Luther fête ses 500 ans



Tout au long de l'année, différents textes publiés sur Internet soulignent l'apport de Luther et de la Réforme à la civilisation occidentale. Il vaut la peine de surfer en ligne sur le sujet car les points de vue sont multiples. Illustré ici: <https://www.luther2017.de/fr/>

Les suites de la Réforme au fil du temps



La revue *Aujourd'hui Credo* a cessé de produire une version papier pour n'offrir qu'une version électronique gratuite et accessible à tous.

Son numéro de février porte justement sur les conséquences de la Réforme dans bien des aspects de la vie quotidienne. De courts articles montrent qu'elle ne se résume pas au geste de Luther, qu'elle a des conséquences même en Amérique, ou en Afrique. Elle se demande qu'est-ce qu'être protestant? Peut-on réformer sans rompre? Et aborde d'autres sujets semblables.

Pour savoir comment recevoir le format numérique gratuit: <http://egliseunie.ca/medias/aujourd'hui-credo/>

Sebastien Fath commente le Québec

Le grand historien spécialiste des évangéliques, Sébastien Fath, a publié en ligne dans *Regards protestants* quatre articles qui portent sur l'évolution du protestantisme au Québec des origines à nos jours en mettant en évidence certaines tendances. Cela vaut le détour. Nous y reviendrons sans doute dans un prochain numéro. Pour avoir accès au troisième titre (et les autres annexés):

<http://regardsprotestants.com/francophonie/protestants-francophones-au-quebec-le-reveil-de-la-force/>

PROCHAIN NUMÉRO



Un double anniversaire à ne pas oublier!

À l'occasion des **375 ans de Montréal** et des **500 ans de la Réforme**, notre prochain *Bulletin* se penchera sur les façons dont la Réforme a influencé le développement de la métropole. Nous dévoilerons également les détails d'un événement organisé à l'automne pour souligner ce double anniversaire.

LE BULLETIN SHPFQ
ISSN 1712 - 5898
Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ
4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed :
(514) 482-0086

RESPONSABLES
DU BULLETIN
Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608